



**HAL**  
open science

# Politique de la science et correspondances savantes au XVIIIe siècle. Les musées de physique et d'histoire naturelle de Pavie et Florence

Emmanuelle Chapron

► **To cite this version:**

Emmanuelle Chapron. Politique de la science et correspondances savantes au XVIIIe siècle. Les musées de physique et d'histoire naturelle de Pavie et Florence. Jean Boutier, Sandro Landi, Olivier Rouchon. La politique par correspondance. Usages politiques de la lettre en Italie, XIVE-XVIIIe siècles, 275-291, Presses universitaires de Rennes, 2009. halshs-01456828

**HAL Id: halshs-01456828**

**<https://shs.hal.science/halshs-01456828>**

Submitted on 6 Feb 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Politique de la science et correspondances savantes au XVIII<sup>e</sup> siècle.  
Les musées de physique et d'histoire naturelle de Pavie et Florence**

Emmanuelle CHAPRON

Aix Marseille Univ, CNRS, TELEMME, Aix-en-Provence, France

« Politique de la science et correspondances savantes au XVIII<sup>e</sup> siècle : les musées de physique et d'histoire naturelle de Pavie et Florence », in Jean Boutier, Sandro Landi, Olivier Rouchon (dir.), *La politique par correspondance. Usages politiques de la lettre en Italie, XIV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Rennes, Presses universitaires, 2009, p. 275-291.

Les politiques de la science menées dans les États italiens du XVIII<sup>e</sup> siècle manifestent la volonté de faire des applications pratiques de la science un instrument de gouvernement et la source d'une nouvelle légitimité politique, autant qu'elles expriment les aspirations des savants, médecins ou ingénieurs à voir mieux définis leur position et leur rôle dans la société<sup>1</sup>. Parce qu'elles impliquent des individus aux correspondances étendues, mais surtout parce que cet *esteso commercio letterario* est relevé par les autorités comme un critère de valeur scientifique et d'efficacité administrative, il faut s'interroger sur la manière dont les politiques de la science ont tiré parti des pratiques épistolaires des milieux savants. Comment ces correspondances ont-elles participé à l'élaboration de l'action publique, dans ses manifestations discursives et ses modalités pratiques ? Dans quelle mesure en retour l'investissement politique des lieux de la science – hôpitaux, jardins botaniques, musées d'histoire naturelle, observatoires astronomiques – est-il venu modifier, dans son fonctionnement et sa rhétorique, une économie épistolaire fondée depuis la Renaissance sur le « commerce mutuel » qu'entretenaient des amis lointains<sup>2</sup> ?

[p. 276] Les éditions des correspondances des savants italiens du XVIII<sup>e</sup> siècle se sont multipliées depuis une vingtaine d'années, offrant à notre enquête un matériau considérable<sup>3</sup>. L'abondance et l'accessibilité de cette ressource n'ont curieusement pas suscité de véritable réflexion théorique sur les usages de la lettre scientifique, alors que les « écritures ordinaires » ont récemment fait l'objet d'un intérêt renouvelé de la part des historiens des sciences<sup>4</sup>. Les travaux se contentent souvent d'extraire des lettres les données factuelles documentant

---

<sup>1</sup> G. BARSANTI, V. BECAGLI, R. PASTA (dir.), *La politica della scienza. Toscana e stati italiani nel tardo Settecento*, Florence, 1996.

<sup>2</sup> Voir surtout G. OLMI, « "Molti amici in varij luoghi" : studio della natura e rapporti epistolari nel secolo XVI », *Nuncius*, VI, 1991, p. 3-31.

<sup>3</sup> Signalons simplement la rubrique « Per un archivio della corrispondenza degli scienziati italiani » de la revue *Nuncius* (Florence, Olschki).

<sup>4</sup> L. PINON, A. BARBEROUSSE (dir.), *L'écriture scientifique*, *Genesis*, 20, 1993 ; M. GALUZZI, G. MICHELI, M. T. MONTI (dir.), *Le forme della comunicazione scientifica*, Milan, 1998.

l'itinéraire biographique des savants, le jeu des influences intellectuelles, le déroulement des controverses et la genèse des œuvres. Dans les années 1990 pourtant, plusieurs travaux consacrés aux conditions de l'activité savante et aux pratiques du patronage dans l'Italie de la première modernité avaient invité à repenser les enjeux culturels, sociaux et politiques des correspondances savantes. Derrière la rhétorique humaniste de l'amitié qui habille uniformément les relations épistolaires, la mise en place et l'entretien d'une correspondance ont été analysés par Marco Biagioli ou Paula Findlen comme un exercice de pouvoir qui conditionne la formation du statut social du savant, l'évolution de ses attitudes cognitives et le processus de légitimation de certaines disciplines. Les échanges épistolaires entre le patron et son client, très ritualisés et redoublés par des échanges d'objets, confortent la réputation et la légitimité du prince, parfois très loin de l'espace de la cour, en posant la figure d'un pouvoir lettré, maîtrisant les hommes et les choses. Le patronage charge en retour les correspondances scientifiques d'enjeux politiques, les savants communiquant entre eux non comme des individualités, mais comme les représentants ou les champions de leurs patrons : derrière les échanges entretenus par Galilée et Kepler se profilent les prétentions respectives de Côme II et de Rodolphe II, le premier à voir reconnaître l'existence des « étoiles médicéennes » découvertes par Galilée, le second à pouvoir en juger<sup>5</sup>.

Souhaitant s'attacher au rôle des correspondances dans la construction conjointe des valeurs politiques et des pratiques scientifiques à la fin de l'époque moderne, notre réflexion se limitera par commodité à un cas particulier, celui des musées de physique et d'histoire naturelle ouverts à Pavie et à Florence au début des années 1770<sup>6</sup>. Conçus à la fois comme des outils de recherche et des instruments pédagogiques à destination des étudiants [p. 277] ou d'un plus large public, ces deux musées témoignent du processus d'institutionnalisation des activités savantes sous l'autorité de l'État. Ils sont dirigés par des savants de renommée européenne, Felice Fontana (1730-1805) et Giovanni Fabbroni (1752-1822) à Florence, Lazzaro Spallanzani (1729-1799) à Pavie, qui ont laissé d'abondantes correspondances.

Comme Alessandro Volta, Paolo Frisi ou Samuel Auguste Tissot, Spallanzani fait partie des recrues prestigieuses d'une politique viennoise qui vise à recentrer les enseignements supérieurs autour de l'université de Pavie et à développer les études scientifiques en Lombardie<sup>7</sup>. Titulaire de la chaire d'histoire naturelle depuis 1769, il est également chargé de mettre en place

---

<sup>5</sup> B. T. MORAN (ed.), *Patronage and Institutions. Science, Technology and Medicine at the European Courts, 1500-1700*, Rochester, 1991 ; M. BIAGIOLI, *Galileo, Courtier : the Practice of Science in the Culture of Absolutism*, Chicago, 1993 ; P. FINDLEN, *Possessing Nature. Museums, Collecting and Scientific Culture in Early Modern Italy*, Berkeley, 1994.

<sup>6</sup> On laisse ainsi de côté d'autres chantiers prometteurs, comme celui des ingénieurs hydrauliciens.

<sup>7</sup> Sur Spallanzani, P. DI PIETRO, *Lazzaro Spallanzani*, Modène, 1979 ; G. MONTALENTI, P. ROSSI (dir.), *Lazzaro Spallanzani e la biologia del Settecento. Teorie, esperimenti, istituzioni scientifiche*, Florence, 1982. Sur la politique scientifique lombarde, M. T. MONTI, « Promozione del sapere e riforma delle istituzioni scientifiche nella Lombardia austriaca », et E. BRAMBILLA, « Libertà filosofica e giuseppinismo. Il tramonto delle corporazioni e l'ascesa degli studi scientifici in Lombardia, 1780-1796 », in G. BARSANTI, V. BECAGLI, R. PASTA (dir.), *La politica della scienza, op. cit.* Sur le musée de Pavie, P. GALEOTTI, « Il Museo di Storia naturale dell'Imperial Regia Università di Pavia », in *Il Museo di Lazzaro Spallanzani (1771-1799). Una camera delle meraviglie tra l'Arcadia e Linneo*, Greppi, p. 41-58.

et d'enrichir le nouveau musée d'histoire naturelle. L'édition com-plète de sa correspondance permet de reconstituer une large partie de son réseau savant et ses relations avec les autorités viennoises et milanaises<sup>8</sup>. Les rapports les plus intenses sont ceux qu'il entretient avec les instances de Milan, par lesquelles passent les directives matérielles et méthodologiques de Vienne : avec le comte Carlo Firmian, ministre plénipotentiaire de la Lombardie autrichienne de 1759 à 1782, auquel le lient une estime réci-proque et des intérêts culturels communs, puis avec son successeur Johann Joseph Maria von Wilczeck (1738-1806), ministre plénipotentiaire puis directeur du *Consiglio di governo* créé en 1786 par Joseph II. À Vienne, Spallanzani correspond avec le chancelier Wenzel Anton von Kaunitz-Rietberg (1711-1794), de qui dépend le Département d'Italie, son conseiller Joseph von Sperges et son secrétaire Luigi Lambertenghi. Moins denses sont les relations qu'il entretient par la suite avec les autorités françaises, avec l'Administration générale instituée par Bonaparte en 1796 et avec le ministre de l'Intérieur de la République cisalpine, Diego Guicciardi<sup>9</sup>. À cet important dossier épistolaire, les archives administratives du musée d'histoire naturelle apportent un éclairage complémentaire<sup>10</sup>.

[p. 278] Pour des raisons diverses, le dossier florentin se prête relativement moins bien à l'analyse. L'histoire du Musée de physique et d'histoire naturelle est certes désormais bien connue, et ses archives facilement consultables<sup>11</sup>. Inauguré en 1775, c'est l'une des créations les plus prestigieuses et les plus emblématiques de la politique de la science de Pierre-Léopold : conservatoire des reliquats du cabinet de physique des Médicis et des conquêtes techniques les plus récentes, il doit participer à la vulgarisation des savoirs scientifiques et fonctionner comme un centre de recherches au service du territoire, de son économie et de sa population. C'est au naturaliste trentin Felice Fontana que le grand-duc confie en 1766 le projet de cette idéale « maison de Salomon », assisté de son élève Giovanni Fabbroni. Mais alors que la position périphérique de Spallanzani dans l'espace des décisions politiques de la monarchie autrichienne rend particulièrement visibles ses stratégies épistolaires, la proximité géographique entre le musée florentin et le palais Pitti fait qu'une partie des interactions se jouent immanquablement hors des échanges épistolaires. Les correspondances de Fontana et Fabbroni n'ont par ailleurs fait l'objet que d'éditions partielles<sup>12</sup>. Dans ce cas, les analyses reposent essentiellement sur les archives de l'administration du musée, partagées entre l'Istituto e Museo di Storia della Scienza

---

<sup>8</sup> P. DI PIETRO (dir.), *Edizione nazionale delle opere di Lazzaro Spallanzani. Parte prima. Carteggi, Modène, 1984-1990*, 12 vol. (désormais *Carteggi*). Elle compte environ 400 correspondants.

<sup>9</sup> Pour un cadre général, C. CAPRA, *La Lombardia austriaca nell'età delle riforme (1706-1796)*, Turin, 1987. Sur les relations de Spallanzani avec les différentes autorités politiques, C. CASTELLANI, « Spallanzani e il potere », in A. DE MADDALENA, E. ROTELLI, G. BARBARISI (dir.), *Economia, istituzioni, cultura in Lombardia nell'età di Maria Teresa*, Bologne, 1982, II, p. 491-502.

<sup>10</sup> Archivio di Stato, Milan (ASM), Fondo studi, parte antica, 445, 447-448.

<sup>11</sup> S. CONTARDI, *La casa di Salomone a Firenze. L'Imperiale e Reale Museo di Fisica e Storia naturale (1775-1801)*, Florence, 2002.

<sup>12</sup> Sur les deux hommes, P. KNOEFEL, *Felice Fontana. Life and works*, Trente, 1984, et R. PASTA, *Scienza politica e rivoluzione. L'opera di Giovanni Fabbroni (1752-1822) intellettuale e funzionario al servizio dei Lorena*, Florence, 1989. Le projet d'édition de la correspondance de Fontana (R. G. MAZZOLINI, G. ONGARO [dir.], *Epistolario di Felice Fontana*, 1, *Carteggio con Leopoldo Marc'Antonio Caldani, 1758-1794*, Trente, 1980) n'a pas connu de suite.

et l'Archivio di Stato de Florence<sup>13</sup>.

À Pavie comme à Florence, l'actuelle répartition des lettres de ces savants entre archives institutionnelles et collections d'autographes doit en elle-même être questionnée : dans quelle mesure les politiques de la science ont-elles engagé les correspondances savantes dans un processus d'institutionnalisation dont on pourrait suivre les différents aspects, du choix des interlocuteurs à la rhétorique épistolaire et à la conservation matérielle des documents ?

### [p. 279] Enrichir les collections : commerce des amis et logiques institutionnelles

Comme d'autres musées d'histoire naturelle en Europe, les fonds du cabinet de Florence et de l'université de Pavie sont constitués dans la première moitié des années 1770 à partir de noyaux de spécimens appartenant au prince, achetés à des particuliers ou constitués *ad hoc* par les autorités publiques. Après cette première phase d'accumulation, l'accroissement des collections et la réduction des lacunes se font par des collectes sur le terrain, des voyages, des achats et des échanges auprès de collectionneurs particuliers ou institutionnels. La mise en œuvre de ces collectes repose en grande partie sur les relations épistolaires des savants en charge des institutions. Dès février 1772, Spallanzani fait part à Carlo Firmian de son intention d'écrire à ses amis naturalistes « d'au-delà des monts, et d'au-delà des mers » pour compléter la collection d'insectes étrangers du musée<sup>14</sup>. Felice Fontana expose de la même manière au Secrétariat des finances du grand-duché de Toscane que « sans ces correspondances le Cabinet ne pourrait jamais être complété et ne serait jamais à jour des choses nouvelles<sup>15</sup> ». L'existence de ces « *molti amici in varij luoghi* » est en retour une donnée positivement évaluée par les pouvoirs publics : « l'étendue du commerce littéraire » du barnabite Ermenegildo Pini, directeur du musée d'histoire naturelle des écoles Sant'Alessandro à Milan, incite le chancelier Kaunitz à l'impliquer au profit du musée de Pavie dans les relations que l'on s'efforce dans les années 1780 de mettre en place avec le musée royal de Madrid, parce que c'est le gage que les requêtes espagnoles pourront être rapidement satisfaites<sup>16</sup>. Les savants sont donc vivement encouragés par les autorités à « *tener vive le corrispondenze* » et à mettre en œuvre des échanges de doubles qui représentent autant d'économies pour les finances publiques.

La collecte de spécimens pour le musée public suit généralement le même *modus operandi* que les échanges destinés au cabinet privé des savants, à tel point qu'il est parfois difficile de déterminer, à la simple lecture des lettres, le lieu de destination des objets. L'entrée en correspondance passe par la mise en œuvre des formes habituelles de *captatio benevolentiae*, telles que la médiation d'un correspondant local, l'envoi de présents ou l'évocation des

---

<sup>13</sup> Archivio di Stato, Florence (ASF), principalement *Segreteria di finanze. Affari prima del 1788*, 479-481, Istituto e Museo di Storia della Scienza, Florence (IMSS), séries *Affari, Carteggio della Direzione, Lettere e documenti per il commercio di produzioni naturali et Spese*.

<sup>14</sup> *Carteggi*, IV, p. 263.

<sup>15</sup> Mémoire de Fontana (1775) cité par S. CONTARDI, *La casa di Salomone a Firenze, op. cit.*, p. 288-289.

<sup>16</sup> ASM, Fondo Studi, parte antica, 445, fasc. 1 : W. A. Kaunitz à C. Firmian, Vienne, 21 juin 1781 (*l'esteso commercio letterario*).

connaissances communes<sup>17</sup>. Lorsque Carlo [p. 280] Allioni, gardien du jardin botanique de Turin, tente en 1761 de se procurer des graines du Jardin royal de Montpellier, il utilise l'entremise de son ami Jean-François Séguier, savant nîmois qu'il charge de transmettre un paquet de semences au professeur Imbert<sup>18</sup>. Après le premier échange de lettres, la demande ou l'échange de spécimens s'inscrit dans une rhétorique de la dette et de l'honneur, de l'amitié et du patronage, ainsi que dans un ensemble de gestes (salutations, services bibliographiques) propres à incarner les qualités de *comitas* et d'*humanitas* qui définissent l'idéal de sociabilité de la République des Lettres.

« M<sup>r</sup> de Saussure vous serait infiniment redevable, écrit ainsi à Spallanzani le naturaliste genevois Charles Bonnet en septembre 1772, si vous aviez la bonté de partager avec lui les pièces surnuméraires de votre cabinet : les pétrifications, les fossiles, les minéraux etc. entrent dans son plan de collection. Il aurait un grand plaisir à faire avec vous, mon cher Malpighi, de ces échanges que les curieux ne manquent guère de faire entre eux. Il m'a prié de vous en écrire de sa part<sup>19</sup>. »

Si Spallanzani a rapidement proposé des échanges de doubles à ses correspondants les plus proches, il tente dès la fin des années 1770 de donner à ces échanges épistolaires le statut d'un instrument administratif mis en œuvre avec une certaine systématisme, validé et financé par les autorités. C'est à l'évidence pour lui un moyen de reprendre la main sur le processus d'enrichissement du musée, jusqu'alors étroitement piloté par Vienne, et de faire valoir les prérogatives qui lui sont accordées par le règlement de l'université<sup>20</sup>. Au printemps 1776, il présente au secrétaire Luigi Lambertenghi le projet d'une campagne épistolaire qu'il envisage de mener auprès de ses « amis et connaisseurs italiens » pour échanger les pièces en double du musée<sup>21</sup>. Il sollicite à ce propos le soutien de la Cour de Vienne et du gouvernement milanais et en reçoit l'autorisation, qui lui parvient de Vienne à Milan, puis *via* le recteur de l'université de Pavie. Entre le 7 et le 10 février 1777, Spallanzani envoie donc à Turin, Parme, Ferrare, Modène, Bologne, Venise, Rome (« il n'y a presque aucune cité où je n'aie adressé de lettres », écrit-il plus tard à Carlo Firmian<sup>22</sup>), mais également à Genève, une lettre dans laquelle il présente la nouvelle institution, s'enquiert des collections [p. 281] privées à vendre et propose des échanges avec les collectionneurs intéressés, sur la base d'un catalogue des doubles du musée. Les

---

<sup>17</sup> Sur les stratégies de l'entrée en correspondance, S. STEGEMAN, « How to set up a scholarly correspondence. Theodorus Janssonius van Almaloveen (1657-1712) aspires to membership of the Republic of letters », *LIAS*, 20, 1993, p. 227-243. Voir également les remarques d'E. SPARY sur la correspondance d'André Thouin, directeur du Jardin royal de Paris (*Utopia's Garden : French Natural History from the Old Regime to Revolution*, Chicago, 2000).

<sup>18</sup> C. LIOTARD, « Analyse d'une collection de lettres de Jean-François Séguier à Carlo Allione », *Mémoires de l'Académie du Gard*, novembre 1863-août 1864, p. 164-207.

<sup>19</sup> *Carteggi*, II, p. 226-227.

<sup>20</sup> Selon les termes du *Piano di disciplina, direzione ed economia* publié en 1771, mentionné à plusieurs reprises dans ses lettres à C. Firmian, le titulaire de la chaire d'histoire naturelle a la responsabilité de la politique d'acquisitions du musée (cf. *Statuti e ordinamenti della Università di Pavia dall'anno 1361 all'anno 1850*, Pavie, 1925).

<sup>21</sup> *Carteggi*, V, p. 257.

<sup>22</sup> L. Spallanzani à C. Firmian, 8 mars 1777, in *Carteggi*, IV, p. 284-286.

destinataires sont des professeurs universitaires, des collectionneurs, des rédacteurs de périodiques à la correspondance étendue, susceptibles de se prêter eux-mêmes aux échanges ou d'obtenir facilement des renseignements<sup>23</sup>. Le père Bina enseigne à Parme, Carlo Allioni est professeur de botanique et directeur du jardin de l'université de Turin, Giovanni Arduino professeur de minéralogie et de chimie à Venise, tandis que Giuseppe Verati fut le professeur de physique de Spallanzani à Bologne. L'évêque de Modène Fogliani possède une riche collection d'histoire naturelle, le naturaliste romain Filippo Pirri est l'un des rédacteurs des *Effemeridi letterarie*, l'abbé Zorzi l'une des têtes de la *Nuova Enciclopedia Italiana*, Carlo Amoretti, ancien professeur de droit canon à l'université de Parme, l'éditeur d'une *Scelta di Opuscoli inte-ressanti sulle scienze e sulle arti*. Les uns sont des correspondants réguliers et de longue date (le bibliothécaire genevois Jean Senebier est le traducteur en français de ses *Opuscoli di Fisica*), tandis qu'il entretient avec d'autres des relations occasionnelles ou récentes. Une partie des destinataires, enfin, n'appartient pas à son cercle de correspondants (Filippo Pirri). La forme des lettres, pour autant qu'on ait pu les retrouver, s'adapte à cette proximité affective et épistolaire : celles qui sont adressées à Carlo Allioni et à Giuseppe Verati, datées du 10 février 1777, sont pratiquement identiques et particulièrement formelles, alors que celles que reçoivent l'abbé ferrarais Alessandro Zorzi ou Jean Senebier mêlent la requête à d'autres sujets courants de la correspondance<sup>24</sup>. La lettre type, entre l'adresse et la formule de clôture, se présente comme suit :

« Depuis quelques années, la Cour royale de Vienne porte tous ses efforts à l'établissement d'un Musée public d'histoire naturelle dans cette royale Université de Pavie, et une collection non négligeable s'y trouve à cette heure déjà rassemblée, principalement dans la province des fossiles. Le Musée s'accroît par l'achat de nouvelles collections et on cherche à l'élargir et à l'enrichir, non seulement de productions nationales, mais également de productions étrangères. Étant chargé par le gouvernement de faire toutes les diligences possibles pour cet accroissement, je n'ai pas omis d'écrire et de me recommander aux connaisseurs. C'est le motif pour lequel je prends la liberté de m'adresser à Votre Illustrissime.

Je vous prierais donc de bien vouloir me signifier s'il y aurait par hasard dans cette ville un musée, ou une collection à vendre, surtout dans le règne animal, et dans ce cas j'aimerais beaucoup en avoir le catalogue. Si les propriétaires de ces collections, au lieu de les vendre, préféreraient [p. 282] faire des échanges, j'aurais peut-être de quoi les satisfaire, surtout dans les coquilles marines, et dans le règne des fossiles, où surabondent les terres, les sables, les pierres et certains métaux. »

Spallanzani reprend ici une pratique courante des milieux savants, celle du manifeste, imprimé ou manuscrit, visant à mobiliser les énergies sur des projets collectifs. Les exemples en sont nombreux, du projet d'un recueil épigraphique présenté en 1732 par le marquis Scipion Maffei, à l'entreprise de la « collation biblique » engagée dans les dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle par Kennicott, professeur du collège d'Exeter à Oxford et relayée pour l'Italie par le Florentin Angelo Maria Bandini, qui envoie à vingt et un bibliothécaires de la péninsule un

---

<sup>23</sup> « Je n'ai pu prendre les informations nécessaires sur d'éventuelles ventes de collections naturelles [...] mais je m'en informerai et ayant une très vaste correspondance, je trouverai peut-être quelque chose quelque part », assure à Spallanzani, en réponse à sa lettre, l'abbé encyclopédiste Alessandro Zorzi (Ferrare, 10 février 1777, in *Carteggi*, XI, p. 223).

<sup>24</sup> *Carteggi*, I, p. 32 (Allione), VIII, p. 43 (Senebier), XI, p. 70 (Verati) et p. 222 (Zorzi).

*Methodus* imprimé<sup>25</sup>.

Si la couverture politique du projet de Spallanzani donne à l'initiative un ton nouveau, l'institutionnalisation de la collecte transforme pourtant peu les rites de l'écriture épistolaire. Le caractère formel de la requête n'em-pêche aucunement les correspondants de Spallanzani de la reformuler dans les termes traditionnels de l'amitié savante. La réponse du romain Filippo Pirri montre particulièrement bien la digestion de l'argument d'autorité dans une rhétorique parfaitement maîtrisée :

« Vous m'avez fait une grâce singulière en m'honorant de vos caractères, et plus encore en me montrant la voie par laquelle je pourrai vous montrer la haute estime que je nourris depuis longtemps de vos rares talents et de vos vertus morales, que m'ont peints plusieurs personnes qui ont eu l'avantage de vous connaître et de s'entretenir avec vous. Je vous remercie donc de m'avoir invité à faire un pas que j'ai désiré faire plusieurs fois, c'est-à-dire de passer d'un état d'admiration et d'estime à celui de l'amitié, à laquelle vous semblez m'inviter avec une gentillesse extraordinaire<sup>26</sup>. »

Chez Spallanzani lui-même, l'argument institutionnel n'élude jamais la logique du patronage. La lettre qu'il adresse en 1778 à Michele Girardi, professeur d'anatomie à l'université de Parme et directeur de son cabinet d'histoire naturelle, n'a ainsi rien de l'amorce d'une correspondance officielle. Spallanzani y présente la direction du musée de Pavie comme une position avantageuse qu'il entend mettre au service de la communauté savante et de ses amis :

« Les échanges de productions naturelles ont toujours été réputés très utiles pour acquérir ce que l'on n'a pas en se privant de ce qui est en double ou superflu. Comme Directeur de ce Musée public royal d'histoire naturelle, j'ai eu l'occasion d'éprouver et de faire éprouver aux amis cette utilité [p. 283] réciproque. Je voudrais faire de même avec vous, Ami très cher, et c'est le motif pour lequel je vous écris<sup>27</sup>. »

La première lettre qu'il adresse au naturaliste Giovan Antonio Battarra joue également d'emblée sur les deux registres. Spallanzani s'y figure comme un obligé sollicitant le patronage d'un membre établi de la communauté savante : il justifie sa prise de plume par la réputation d'érudition, d'humanité et de gentillesse qui entoure le naturaliste, avant d'adopter un ton plus officiel<sup>28</sup>.

Fortement inscrite dans les usages communs du monde savant, la collecte publique subit les imprévus et les défaillances inhérentes à ce mode de communication : il arrive régulièrement que Spallanzani peine à obtenir de ses correspondants des contreparties de même valeur à ses envois et soit confronté à des « manières de filou » (*procedere da birbante*), quoique l'administration lombarde puisse constituer dans certains cas un recours contre les incertitudes

---

<sup>25</sup> Sur le projet de Maffei, A. BUONOPANE, « Il Prospectus universalis collectionis di Scipione Maffei e la nascita della scienza epigrafica », in G. P. ROMAGNANI (dir.), *Scipione Maffei nell'Europa del Settecento*, Vérone, 1998, p. 659-677. Le *Methodus* imprimé de la collation biblique se trouve dans Bibliothèque Marucelliana, Florence, ms. B.III.37.52, f°389-396.

<sup>26</sup> *Carteggi*, VI, p. 281.

<sup>27</sup> *Carteggi*, V, p. 111.

<sup>28</sup> L. Spallanzani à G. A. Battarra, 9 mars 1782, in *Carteggi*, I, p. 194-195.



de l'échange par voie épistolaire. Spallanzani attend ainsi pendant plusieurs années une collection de poissons et d'oiseaux promise par le père Pietro Varini du couvent napolitain de San Carlo alle Mortelle ; passé à Macerata, ce dernier se déclare incapable de maintenir sa promesse et le supérieur du couvent, malgré l'entregent du père Pini, n'y montre pas plus d'empressement<sup>29</sup>.

La possibilité de passer de la mobilisation sélective des relations d'interconnaissance personnelle à la collecte systématique des échantillons et des informations par le recours à des réseaux institutionnels suppose l'entremise des autorités publiques. En Toscane, Felice Fontana parvient à obtenir du Secrétariat des finances qu'il envoie en mars 1780 aux juges du grand-duché de Toscane une circulaire les enjoignant de s'informer des raretés découvertes dans leur juridiction, « os d'éléphants et autres grands animaux, belle pièce minérale, fossiles bien conservés, ou produit monstrueux de la classe des animaux » et d'en transmettre la relation au directeur du musée. Soutenue par les autorités, l'enquête doit permettre de toucher l'ensemble des vicariats et podesteries et, derrière l'éclat de l'objet rare, d'améliorer l'inventaire des ressources locales et l'élaboration de projets d'intervention sur le territoire ; on ne sait malheureusement rien de son issue<sup>30</sup>. Pendant toute la période, les autorités publiques s'entremettent également dans la correspondance de Spallanzani. Soucieux « d'étendre le commerce du Musée d'histoire naturelle de Pavie », Carlo Firmian ordonne [p. 284] au savant de cultiver les contacts pris à Madrid par les diplomates viennois auprès de José Ortega y Fernandez, vice-directeur du jardin des plantes, et de Pedro Francisco Davila, directeur du musée d'histoire naturelle<sup>31</sup>.

Cette intervention ne renforce qu'en apparence le système épistolaire de Spallanzani. Dans les faits, l'enrichissement des fonds par le commerce des amis subit la concurrence d'une autre procédure, dirigée depuis Vienne, qui intègre le cabinet de Pavie dans un réseau muséal comprenant les deux autres collections publiques de Lombardie, celles des écoles Sant'Alessandro de Milan et de l'académie de Mantoue<sup>32</sup>. Le musée de Pavie n'est ainsi qu'un des destinataires de la campagne d'échantillonnages mise en œuvre en 1773 par le chancelier Kaunitz auprès des directions des mines des territoires Habsbourg, Hongrie, Transylvanie et banat de Temesvar<sup>33</sup>. Les trois institutions se partagent en 1779 des caisses de minéraux venues des mines d'Idria, puis en 1780 de Hongrie et de Bohême. La gestion des doubles est organisée de la même manière : en 1778, le père Pini reçoit l'ordre de séparer et transmettre à Spallanzani les doubles de son cabinet d'histoire naturelle<sup>34</sup>. Cette politique des spécimens n'est pas sans

---

<sup>29</sup> L. Spallanzani à G. Villa, 29 novembre 1780, in *Carteggi*, XI, p. 86. Voir également les déboires qui accompagnent les échanges organisés en 1782 avec Vincenzo Bozza de Vérone et en 1783 avec Jacopo Morosini de Padoue (« un vrai grippe-sou », in *Carteggi*, V, p. 400).

<sup>30</sup> ASF, Segreteria di Finanze, 479, circulaire du 20 mars 1780.

<sup>31</sup> ASM, Fondo Studi, parte antica, 445, fasc. 1 : C. Firmian à L. Spallanzani, Milan, 23 janvier 1779 (« estendere il commercio del Museo di Storia naturale di Pavia »).

<sup>32</sup> L'Académie virgilienne des sciences, lettres et arts, née en 1768 de la fusion d'académies préexistantes, est le principal instrument de la politique culturelle viennoise à Mantoue.

<sup>33</sup> ASM, Fondo Studi, parte antica, 445, fasc. 1 : W. A. Kaunitz à C. Firmian, Vienne, 6 février 1775.

<sup>34</sup> J. von Sperges à L. Spallanzani, Vienne, 9 mars 1778, in *Carteggi*, X, p. 13.

rappeler celle qui est mise en place au même moment dans les bibliothèques de l'État de Milan : les livres issus des collections jésuites supprimées y sont redistribués entre des établissements (la nouvelle bibliothèque Braidense de Milan, la bibliothèque universitaire de Pavie, les bibliothèques publi-ques de Crémone et de Mantoue, les plus petites bibliothèques de Lodi, Côme et Casalmaggiore) qui forment les maillons d'un réseau fortement coordonné et hiérarchisé<sup>35</sup>. Mieux que les collectes de Spallanzani, cette distribution méthodique doit permettre la confrontation systématique des productions des différentes parties des territoires Habsbourg, « autrement les musées se réduisent à une pure et stérile curiosité<sup>36</sup> ».

### [p. 285] Correspondances scientifiques et comparatisme de l'espace public

Tout en s'inscrivant dans le système de l'amitié épistolaire, le savant lie son expertise du monde naturel à un programme de gouvernement fondé sur le renouveau des institutions scientifiques et sur l'éducation d'un public éclairé. La posture d'interprète des décisions viennoises adoptée par Spallanzani interroge ainsi la contribution des correspondances savantes à l'élaboration d'une légitimité politique appuyée sur la science. Parce que le naturaliste est placé à la jonction de deux sphères, politique et savante, aux logiques propres, cette contribution repose sur des technologies littéraires différenciées, qui font de la collection d'histoire naturelle un espace symbolique à plusieurs lectures.

Dans ses relations avec les autorités viennoises et milanaises, Spallanzani développe avant tout une rhétorique de l'utilité publique, congruente aux recommandations initiales et aux constitutions de l'établissement : dès 1772, il lui était enjoint de porter son choix sur « ce qui peut profiter à la médecine ou au commerce, de préférence à ce qui excite la curiosité, devinette fantastique des secrets de la nature<sup>37</sup> ». D'un régime à l'autre, le savant privilégie une représentation du musée comme outil (auto-)didactique, « école parlante » mise au service de la *studiosa gioventù* et du *pub-blico illuminato*. L'argument est particulièrement employé pour justifier l'enrichissement des séries de spécimens utilisés lors des démonstrations, insectes ou fœtus, dont la richesse « fait tant honneur aux musées naturels et est si instructive pour les étudiants en médecine<sup>38</sup> ».

Curieusement, cette dimension utilitaire se trouve pratiquement absente des lettres adressées au monde savant. L'argument de l'utilité publique, que l'on considère comme central dans les stratégies de professionnalisation du monde scientifique, apparaît en fait comme un

---

<sup>35</sup> S. FURLANI, « Maria Teresa fondatrice di biblioteche », *Accademie e biblioteche d'Italia*, L, 1982, p. 459-474.

<sup>36</sup> L. Lambertenghi à L. Spallanzani, Vienne, 22 mai 1780, in *Carteggi*, V, p. 265. Cette politique muséale a cependant une postérité plus réduite que celle des bibliothèques : dès 1781, approuvant le plan de financement de l'université, Joseph II ordonne que « l'on concentre à Pavie les dépenses pour les jardins botaniques, les bibliothèques et les musées... sans multiplier ce genre d'établissements dans un pays aussi restreint que l'est notre Lombardie » (ASM, Fondo Studi, parte antica, 384 : « si concentrino a Pavia le spese per Orti Botanici, Biblioteche e Musei... senza moltiplicare i riferiti istituti in un paese ristretto, qual è la nostra Lombardia »).

<sup>37</sup> ASM, Fondo Studi, parte antica, 445, fasc. 1 (« quello, che possa giovar'ò alla medicina o al commercio, a preferenza di quello che esercita la curiosità, indovina fantastica delli segreti della natura »).

<sup>38</sup> L. Spallanzani à C. Firmian, Pavie, 25 novembre 1778, in *Carteggi*, IV, p. 300.

lexique à usage interne au monde politique, qui sert à négocier des moyens financiers, matériels et humains supplémentaires<sup>39</sup>. Les lettres au monde savant se caractérisent surtout par une rhétorique de la surabondance – des collections, des objets en double, des ressources financières et matérielles octroyées par Vienne. En jouant sur différentes échelles (les fossiles, les poissons), Spallanzani [p. 286] développe une publicité comparative dans laquelle, au fil des années, le musée de Pavie gagne les premières places : « De l’avis des étrangers, il est désormais considéré comme le premier musée d’Italie en matière de fossiles », écrit-il en 1780 à son ancien élève, le minéralogiste Carlo Antonio Dondi Orologio, et au Parmesan Michele Girardi, en 1779, que si le musée de Pavie « est inférieur au vôtre dans la classe des oiseaux, il le dépasse, et infiniment, dans toutes les autres classes<sup>40</sup> ». Ses correspondants lui emboîtent le pas : « Cette collection royale de choses naturelles est devenue en peu d’années la plus grandiose que compte l’Italie », estime en 1782 le comte Annibale Ferniani ; « Un tiers du cabinet de Pavie vaut plus que tout ce qui existe à l’Institut de Bologne », juge en 1793 le médecin Giovan Battista Balbis, directeur du jardin botanique de Turin<sup>41</sup>. En donnant à ses destinataires les outils permettant de mesurer la grandeur de l’institution et l’implication des autorités viennoises, les lettres de Spallanzani construisent la réputation de l’endroit et engagent à un comparatisme de l’espace public : « Chez nous il n’y aura pas de si tôt une impulsion qui puisse donner naissance à un établissement si utile », lui écrit en 1777 le Turinois Carlo Allioni<sup>42</sup>. La renommée du musée dans le monde savant est en retour un argument employé par Spallanzani pour se faire récompenser de ses services par les autorités milanaises et viennoises.

Ce comparatisme ne se frotte guère aux autres réalités européennes, à l’exception de la Suisse, bien connue de Spallanzani<sup>43</sup>. Plus largement, dans les lettres des naturalistes italiens à leurs correspondants étrangers, l’enjeu semble moins de construire une hiérarchie que de trouver des équivalences, de représenter le paysage italien dans un langage « international ». Ces stratégies de traduction sont d’autant plus visibles que la distance géographique et culturelle est grande, et qu’elles se font dans une autre langue que l’italien. En engageant une correspondance en français avec le botaniste suédois Carl Peter Thunberg, le Florentin Attilio Zuccagni lui envoie ce qu’il appelle les « lettres patentes de la Société Royale d’Agriculture de Florence », c’est-à-dire le diplôme de l’académie des Georgofili, jugeant sans doute l’appellation indigène moins claire et moins prestigieuse. La stratégie échoue puisque Thunberg répond en remerciant les membres de ce qu’il appelle la « Société littéraire », demandant « si elle a quelque cabinet des

---

<sup>39</sup> R. BRIGGS remarque que « by the 1650s, French scientific circles were beginning to stress utility in a general way, and it soon became part of their bid to secure royal patronage » (« The Académie Royale des Science and the Pursuit of Utility », *Past and Present*, 131, 1991, p.38-88, p.41). Voir également L. DOLZA, « Utilitas ou utilitarismo? Il ruolo sociale della scienza nell’Accademia delle scienze di Torino », in F. ABBRI, M. SEGALA (dir.), *Il ruolo sociale della scienza*, Florence, 2000, p. 17-35.

<sup>40</sup> *Carteggi*, IV, p. 155 et V, p. 112.

<sup>41</sup> *Carteggi*, IV, p. 223 et I, p. 131-132.

<sup>42</sup> *Carteggi*, I, p. 33.

<sup>43</sup> « Je vous dirai que tous les Cabinets de la Suisse que j’ai vu, en y comprenant même celui de M<sup>r</sup> de Saussure, n’égalent peut être celui de Pavie. » (L. Spallanzani à C. Bonnet, 22 janvier 1780, in *Carteggi*, II, p. 355.)

choses naturelles, des monnaies, d'antiquités etc.<sup>44</sup> ».

### [p. 287] Enjeux politiques de l'économie épistolaire

Entre rhétorique de l'utilité publique et construction de la grandeur, sphères savante et politique se rejoignent dans une troisième lecture, administrative, de la collection. Par leurs efforts pour rassembler des spécimens, les naturalistes placent l'institution au centre d'une économie de la collecte et de l'échange dont la correspondance est à la fois l'instrument et le manifeste.

La correspondance de Spallanzani témoigne en premier lieu de la progressive normalisation des échanges naturalistes à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, à travers la généralisation de la nomenclature linnéenne. Alors que les milieux scientifiques autrichiens ont précocement adopté le système du savant suédois, Spallanzani fait preuve à son égard de fortes réticences intellectuelles, qui provoquent en 1776 et en 1780 de sérieux conflits avec les autorités viennoises<sup>45</sup>. Ses préventions se manifestent dans sa pensée catalographique, qui exclut de recourir aux seuls « nomenclateurs », incapables selon lui de rendre compte des particularités des spécimens naturels, ainsi que dans le choix des textes de cours. Celui de la *Contemplation de la Nature* du Genevois Charles Bonnet, qu'il traduit et enrichit d'un appareil de notes, répond à son projet de former de « jeunes penseurs », là où la lecture des écrits de Linné ne produirait que des « naturalistes grammaticiens ». C'est là une incitation pédagogique à la libre recherche bien éloignée de l'apprentissage pratique des classifications, qui ne manque pas de susciter la méfiance du pouvoir de Vienne. Sommé de s'expliquer, Spallanzani évoque en sa faveur la « correspondance littéraire [qu'il entretient] avec les professeurs naturalistes de toutes les autres universités » : contre l'immixtion du pouvoir politique dans son espace intellectuel, le savant dresse autour de lui les murs d'une communauté invisible<sup>46</sup>. Dans la pratique des échanges de spécimens, les références intellectuelles sont encore plurielles : en 1772, Spallanzani demande à Giuseppe Rovati de lui envoyer des papillons identifiés « selon la méthode de Réaumur », et Carlo Allioni lui réclame en 1777 une liste de coquilles établie « en se prévalant de Linné, ou des tables de Rumphius, Gualtieri et d'Argenville<sup>47</sup> ». Seuls [p. 288] les savants suédois comme Adolph Modeer demandent les listes numérotées suivant le système linnéen.

---

<sup>44</sup> F. ABBRI, « Commercio di libri e produzioni naturali. Lettere di Giovanni Mariti e Attilio Zuccagni a Carl Peter Thunberg », *Nuncius*, VII, 1992, p. 119-139, p. 122.

<sup>45</sup> Sur la fortune précoce de Linné à Vienne, F. A. STAFLEU, *Linnaeus and the Linnaeans. The Spreading of their Ideas in Systematic Botany, 1735-1789*, Utrecht, 1971, p. 183-198.

<sup>46</sup> L. Spallanzani à L. Lambertenghi, juillet 1776, in *Carteggi*, V, p. 262. Voir C. CASTELLANI, « Spallanzani e il potere », *op. cit.*

<sup>47</sup> *Carteggi*, VI, p. 175 et I, p. 33. Les outils évoqués sont probablement le *Systema naturae, sive regna tria naturae systematice proposita per classes, ordines, genera & species* de Carl LINNÉ (sans doute dans sa 12<sup>e</sup> édition, Ulm, 1766-1768), le *Thesaurus imaginum piscium testa-ceorum... ut et cochlearum... quibus accedunt conchylia...* (Leyde, 1711) de George Everhard RHUMPHIUS, l'*Index Testarum Conchyliorum quae adservantur in Museo Nicolai Gualtieri... et methodicae distributae exhibentur tabulis CX* de Niccolò GUALTIERI (Florence, 1742) et l'*Histoire naturelle* d'Antoine-Joseph DEZALLIER D'ARGENVILLE (Paris, 1742). A. Modeer à L. Spallanzani, Stockholm, 22 décembre 1780, in *Carteggi*, VI, p. 159.

Dans les années 1780, l'usage de la classification linnéenne commence à s'imposer comme la référence principale dans les transactions, non seulement entre le Musée impérial et l'université de Pavie, mais également avec les savants italiens : en 1781, Spallanzani demande à Allioni un catalogue des insectes qu'il pourrait vendre au musée de Pavie, « fait avec la nomenclature de Linné<sup>48</sup> ». Par la suite, cette dernière gagne les allées et le catalogue du cabinet : l'étiquetage des mammifères se fait en 1789 suivant le *Systema naturae*, « ce qui le rend très commode et très utile aux jeunes qui fréquentent l'école d'histoire naturelle et le musée<sup>49</sup> ». L'adoption de cette nomenclature reflète pour partie son caractère éminemment pratique et le fait que, comme le souligne le secrétaire Luigi Lambertenghi, les dénominations linnéennes sont devenues comme le « dictionnaire universel de tous les naturalistes<sup>50</sup> ». Mais réduire cette circulation de la norme à une commodité matérielle serait oublier que, plus que d'autres, les sciences de la vie sont marquées par la rencontre entre les débats scientifiques, les exigences sociales et les modèles politico-organisationnels. Au-delà des réticences que suscitent les fondements philosophiques du système linnéen, sa simplicité et son caractère immédiatement opératoire apparaissent conformes à l'exigence viennoise d'une connaissance scientifique appliquée, éloignée des spéculations théoriques. L'adoption d'une norme unique de désignation des spécimens répond également aux exigences administratives de la monarchie viennoise, en permettant aux institutions culturelles et scientifiques des États des Habsbourg de coordonner leur politique d'acquisitions : c'est au même moment que la politique des bibliothèques s'accompagne de la mise au point depuis Vienne de normes bibliothéconomiques et catalographiques homogènes, rendant possible une redistribution des livres en double entre les différentes institutions de l'État de Milan<sup>51</sup>.

La correspondance de Spallanzani donne en second lieu à voir les progrès de la séparation de l'espace privé du travail savant et du lieu institutionnel, ainsi que de leurs prolongements épistolaires respectifs. Dans les [p. 289] faits, il est difficile de faire, jusque tard dans le siècle, une véritable distinction entre correspondances « privée » et « institutionnelle ». Les objets circulent également d'un espace à l'autre : Spallanzani souligne souvent dans ses lettres aux autorités l'importance des « dons *gratis* » qu'il fait au musée. En 1780, il signale à Firmian qu'il a incorporé aux collections du musée les oursins et les homards de la mer de Gênes qui lui ont été envoyés par l'un de ses correspondants, le marquis Ippolito Durazzo, « comme je le fais de

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, I, p. 41.

<sup>49</sup> L. Spallanzani au Conseil de gouvernement, 5 février 1789, in *Carteggi*, IV, p. 99-100

<sup>50</sup> L. Lambertenghi à L. Spallanzani, Vienne, 13 mars 1780, in *Carteggi*, V, p. 264.

<sup>51</sup> M. T. MONTI, « I libri di Haller e la nascita delle biblioteche pubbliche nella Lombardia absburgica », *Società e storia*, 1989, XI, 46, p. 995-1030. Sur les enjeux politiques de l'adoption de la pensée linnéenne dans le royaume de Sardaigne, dans la même période, V. FERRONE, « Paradigmi scientifici e politica della scienza. La Reale Accademia delle scienze di Torino e le scienze della vita nel Settecento », in G. BARSANTI, V. BECAGLI, R. PASTA (dir.), *La politica della scienza, op. cit.*, p. 307-318, et D. ARECCO, « Linneo nel Settecento italiano. Storia naturale e accademismo scientifico nell'opera di Carlo Allioni (1728-1804) », *Società e Storia*, 115, 2007, p. 33-65.

toutes les autres choses naturelles qui me sont offertes<sup>52</sup> ». Les enjeux politiques de cette économie naturaliste sont soulignés à la fin des années 1780 par deux affaires comparables en plusieurs points : la première est l'accusation de vol proférée en 1787 à l'encontre de Spallanzani par son custode Volta et par plusieurs professeurs de l'université de Pavie, qui soupçonnent le directeur d'avoir détourné des objets du musée au profit du cabinet qu'il constitue chez lui, à Scandiano ; la seconde est l'enquête administrative dont Felice Fontana fait l'objet en 1791, au sujet d'un ensemble de machines, d'objets, de spécimens naturels et chimiques conservés au musée de Florence, mais dont il revendique la propriété. Dans les deux affaires, au-delà des règlements de comptes personnels et scientifiques, ce qui se trouve mis en cause est la confusion des frontières entre la sphère de la collection privée et celle du musée public, entretenue par une conception du travail savant qui s'accommode d'une certaine perméabilité entre les deux. Cette position trouve un interprète de toute bonne foi en la personne de Marc Antonio Caldani, qui estime que si certaines pièces de Pavie étaient dans le musée de Scandiano, elles y étaient « avec le même droit par lequel un bibliothécaire public a parfois chez lui des livres de la bibliothèque publique, *id est* pour les étudier<sup>53</sup> ». Les correspondances jouent un rôle important, quoiqu'inégal, dans ces deux affaires, à la fois comme caisse de résonance des conflits dans le monde savant et comme instrument incriminé de l'administration des collections<sup>54</sup>. Les enquêtes diligentées par les autorités milanaises et florentines mettent à plat les modalités de la gestion des établissements, les procédures de réception, catalogage, récolement, entretien et surveillance des collections, l'enregistrement des dons et des échanges.

À la suite de ces affaires, les correspondances des années 1790 témoignent d'une dissociation plus nette entre l'échange savant et la relation [p. 290] institutionnelle. La partition est particulièrement visible dans la correspondance de Spallanzani : le médecin suisse Louis Jurine, le naturaliste Gaetano Grano de Messine ou l'entomologiste et diplomate suédois Gustaf von Paykull distinguent désormais plus clairement dans leurs envois le don privé à leur correspondant, de la tractation destinée à l'enrichissement du musée, le premier restant gratuit, témoignage de l'amitié savante soumis aux règles implicites du contre-don, le second appelant rétribution ou contrepartie de même valeur.

« Si ce vautour est pour votre Cabinet, écrit Louis Jurine, je m'en prive avec plaisir et sans aucune rétribution quelconque. S'il est destiné pour celui de l'Empereur ou celui de Pavie, je l'échangerai alors en vous demandant s'il ne seroit pas possible de m'envoyer un de vos doublets en vautours européens. »

Gaetano Grano procède à la même distinction : pensant que la dépouille du poisson-chien

---

<sup>52</sup> *Carteggi*, IV, p. 307.

<sup>53</sup> L. Spallanzani à A.M. Lorgna, 8 mars 1787, in *Carteggi*, V, p.345. Sur la collection de Scandiano, M.F. SPALLANZANI, « La collezione naturalistica di Lazzaro Spallanzani », in *Lazzaro Spallanzani e la biologia del Settecento*, *op. cit.*, p. 589-601.

<sup>54</sup> Sur les détails de l'affaire de Pavie, P. MAZZARELLO, *Costantinopoli 1786 : la congiura e la beffa. L'intrigo Spallanzani*, Turin, 2004. Le règlement de comptes florentin filtre moins dans les correspondances des protagonistes : Felice Fontana écrit lapidairement à Anton Maria Caldani, le 21 décembre 1791, qu'« il y a beaucoup de jalousie partout ».

qu'il avait envoyée à Spallanzani devait servir pour son musée privé, il avait décidé de lui en faire don, « pour que vous vous rappeliez de moi chaque fois que vous [la] verrez » ; après le passage de l'objet dans la collection universitaire, le naturaliste transmet le détail de ses frais, « dans la supposition que la note de la dépense est nécessaire pour la montrer à vos supérieurs<sup>55</sup> ». En octobre 1792, Attilio Zuccagni, gardien du jardin botanique du musée florentin, demande à Giovanni Fabbroni d'être formellement autorisé à effectuer des échanges de plantes et de semences, et propose un système d'écritures *ad hoc*<sup>56</sup>. Dans ce cas, la formalisation des échanges se traduit par la constitution de corpus épistolaires distincts. Les nouveaux règlements administratifs du musée de Florence ordonnent la mise en place d'un fonds d'archives où sont désormais conservées les lettres concernant les envois de spécimens par des personnes privées ou institutionnelles, qui servent de pièces justificatives aux registres comptables. C'est là que se trouve rassemblée la correspondance tissée par Zuccagni avec des naturalistes, collectionneurs, directeurs de cabinets publics et privés en Italie, afin d'organiser des échanges, dons et achats de spécimens pour les collections du musée<sup>57</sup>.

Les correspondances florentines et pavesanes mettent en évidence des évolutions importantes, dont certaines ne sont encore qu'esquissées : la distinction plus nette entre les correspondances de l'institution et celles du savant, l'utilisation des réseaux administratifs aux fins de la politique de la science, la persistance du lexique de l'amitié savante dans des [p. 291] relations qui tendent à se formaliser. Ces observations peuvent être mises à l'épreuve d'un ultime exemple, celui du projet qu'engage au début du XIX<sup>e</sup> siècle le botaniste Pierre Henry Hippolyte Bodard, qu'il présente en mars 1811 dans une lettre au botaniste toscan Giorgio Santi. Bénéficiant du soutien des autorités impériales, Bodard entreprend vers 1810 de recenser les plantes médicinales européennes et d'éprouver leurs propriétés, afin de trouver des équivalences aux plantes exotiques et d'assurer l'indépendance de l'Empire<sup>58</sup>. Dans la lignée des grandes enquêtes menées à la fin de l'Ancien Régime par la Société royale de médecine avec l'appui des intendances, Bodard bénéficie de la collaboration de l'administration impériale : sur proposition des préfets, il a constitué un réseau d'une cinquantaine de collaborateurs « résidens en divers climats de l'Empire », « tous à la tête d'hospitiaux ou d'établissements publics », qualifiés pour examiner les propriétés des plantes indigènes. Ces collaborateurs représentent localement le « point central » ou « point de réunion » entre, d'une part, des collaborateurs secondaires choisis dans les chefs-lieux de département et, d'autre part, Bodard, *via* les canaux des préfetures et du Ministère de l'Intérieur. La correspondance doit capitaliser les observations émanant des différents climats de l'Empire, mais également les redistribuer sous la forme de savoirs constitués et immédiatement utiles au niveau local. Elle est pensée comme un outil efficace pour

---

<sup>55</sup> L. Jurine à L. Spallanzani, Genève, 22 juin 1795, in *Carteggi*, V, p. 238. G. Grano à L. Spallanzani, Messine, 17 septembre 1790, *ibid.*, p. 167.

<sup>56</sup> IMSS, *Carteggio della Direzione*, 1785-1794, doc. 81-83, f° 243.

<sup>57</sup> Ces échanges sont décrits dans S. CONTARDI, *La casa di Salomone a Firenze*, *op. cit.*, p. 279-281.

<sup>58</sup> P. H. H. BODARD, *Cours de botanique médicale comparée, ou Exposé des substances végétales exotiques comparées aux plantes indigènes*, Paris, 1810 ; M. DE GREGORIO, « Lettere a Giorgio Santi (1776-1822) », *Nunciarius*, IV, 1989, p. 165-245.

conduire la maîtrise scientifique du territoire, lisser les différences qui existent entre les différentes régions qui le composent, participer finalement à la construction par la science du nouvel espace politique napoléonien, organisé autour de sa capitale et uniformément maillé par le réseau des préfetures. Comme précédemment, l'institutionnalisation des correspondances scientifiques réinvestit sans les supprimer les pratiques épistolaires traditionnelles des milieux savants. Forme aboutie de l'enquête à support administratif, la circulaire de Bodard n'évacue pas la rhétorique de l'amitié, qui imprègne toute la lettre à Santi. C'est toujours sur l'habilité du savant à mobiliser concurremment différents types de réseaux et de langages et à les combiner efficacement pour servir son propos que repose une partie de la réussite intellectuelle et matérielle des politiques de la science.